

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE FANTASQUE.

IMPRIMERIE DE LA VILLE DE QUÉBEC

Revue Critique et Littéraire

DES HOMMES ET DES CHOSES.

JE N'OBÉIS NI NE COMMANDE A PERSONNE, JE VAIS OU JE VEUX, JE FAIS CE QUI ME PLAÎT
JE VIS COMME SE FEUX ET SE MEURES QUAND IL LE FAUT.

Vol. 7.] QUÉBEC, 22 JUILLET 1848. [No. 6.]

POÉSIE.

LES AVANTAGES DE LA BÊTE.

Le savoir est un beau trésor,
Du moins on me le dit sans cesse ;
Car, pour moi, je n'ai point encor
Possédé pareille richesse.
Et quand j'entends certain savant,
Ses longs discours, que rien n'arrête,
Me font répéter bien souvent :
Que je suis heureux d'être bête !
Doué d'un génie excellent
Pour la cabale et pour la brigue,
Mondor fait preuve de talent.
Dans le vaste champ de l'intrigue ;
Et bientôt payé de ses pas,
Des honneurs il atteint le faite ;
Mais dans son lit il ne dort pas ;
Que je suis heureux d'être bête !

« Collègue, disait mon voisin,
Je crois nos femmes infidèles ;
— Grand Dieu ! répliquai-je soudain,
De vertus ce sont deux modèles ;
Comme il avait beaucoup d'esprit,
Sur la sienne il fit une enquête ;
Puis un beau jour il la surprit,
Que je suis heureux d'être bête !
La musique ravit mes sens ;
Et comme rien ne me dérange,
Ainsi que tous les innocens,
Je goûte un plaisir sans mélange ;
Pour les défauts un connaisseur,
A toujours son oreille prête ;
Il voit l'épine, et moi la fleur,
Que je suis heureux d'être bête !

Un auteur que l'on m'a cité ;
Nous dit : « Enfin, grâce aux lumières,
L'âme et son immortalité
Ne sont que de vaines chimères ;
Et franchement, un homme instruit
Ne peut se mettre dans la tête
Qu'avec nous tout n'est pas détruit... »
Que je suis heureux d'être bête !

(Tiré d'un vieux recueil.)

LITTÉRATURE CANADIENNE.

MON ONCLE BRIOCHE.

ESQUISSE DE MŒURS.

(Suite.)

III.

“ C’était plaisir de voir mon oncle faire la sentinelle, passer et repasser devant la porte de M. Léondeau, fixer son petit œil blanc à la persienne verte de la chambre de Mlle Coralie. Je suppose que c’était là où il l’avait aperçue d’abord, et qu’il s’attendait à la revoir. Il faut avouer que le bonhomme était doué d’une persistance vraiment héroïque; il n’y avait pas de temps pour l’empêcher de faire ses excursions nocturnes. Pourtant, chose étrange! il était lâche, ce qui prouve le pouvoir de l’amour dans un cœur quelque mou, quelque inerte qu’il puisse être. Il n’y a personne plus que vous, mes jeunes amis, qui soit à portée de juger de la puissance de ce petit traître de Cupidon. C’est un petit espiègle qui ne regarde ni l’âge, ni le rang de ses victimes; il fait ses coups partout: mon oncle Brioche était bien la preuve la plus plausible de ses caprices et de ses fantaisies. Effectivement, comment croire que l’Amour pût camper sur un pareil terrain!

“ Inutile de vous dire que Marguerite et moi nous concertions ensemble pour détourner le bonhomme de cette fantaisie d’aimer. Plus nous allions, moins nous étions disposés à voir passer cette fortune, qui nous promettait de si douces jouissances, dans des mains étrangères, surtout dans les mains d’une jeune gaillardie qui devait en profiter en se moquant de mon oncle. Sérieusement, à part le désir que j’avais de son argent, j’éprouvais quelque chagrin de le voir ainsi dans la disposition de se laisser baffouer impunément. Avec tout autre que lui, j’aurais hasardé quelques conseils, quelques remarques que me fournissait l’expérience de tous les jours; mais le contredire, même dans ce qu’il faisait de plus extravagant, c’était s’exposer à sa mauvaise humeur, à son courroux; et une fois irrité, il était insupportable: c’est la coutume chez les vieux.

“ Le bonhomme n’avait qu’une seule bonne amie dans le monde (on sait bien que les avares en ont bien peu ordinairement): c’était une vieille commère à peu près de son âge qui jouissait de la belle réputation de *tireuse d’horoscope*. C’était l’oracle à la grande mode: elle avait si bien su en imposer par des pratiques religieuses, par un extérieur plein de dévotion hypocrite, que le canton l’avait presque canonisée. Elle vivait au jour le jour; et, comme elle n’exigeait rien pour prix de ses prédictions, elle retirait bien plus de ses dupes. D’ailleurs cette abnégation, cette pauvreté qu’elle affichait, lui donnait un mérite de plus aux yeux des bonnes gens. Marguerite était sa grande amie; elle ne me haïssait pas non plus. Souvent elle venait nous voir, et nous passions des heures charmantes à nous amuser aux dépens de mon oncle.

“ Quand il devint amoureux, ce fut une nouvelle occasion de rire; mais, pour ma part, je riais jaune. Je faisais devant mère Jeanne (c’était le nom de la propriétaire) mille remarques intéressées, d’ailleurs assez judicieuses, qu’elle approuvait. Malgré cet amour de pauvreté qu’elle affectait pour se faire une réputation, elle ne haïssait pas l’argent. Je lui fis entendre adroitement que si elle trouvait le moyen de détourner le bonhomme du mariage, je la récompenserais amplement. Elle me comprit, et attendit avec hâte que mon oncle lui fit la confidence de ses amours.

« Un soir, il entra chez elle en grande toilette, avant d'aller faire son excursion. En le voyant, elle poussa un éclat de rire bruyant et prolongé.

— Vieille bête, dit mon oncle outré, qu'avez-vous à rire?

— Mais je ris de vous, bien net, dit mère Jeanne.

— Pourquoi?

— N'est-ce pas tout-à-fait plaisant de vous voir, vous, vieux cadavre à qui la mort a déjà fait un clin-d'œil, imiter le jeune homme qui s'en va à la chasse amoureuse!... Où avez-vous fait une pareille emplette? Quel attirail!...

— Est-ce que cela ne me sied pas?

— Mais à merveille, dit-elle, en lui faisant faire des demi-tours et en le toisant attentivement.

— Parlez tout de bon.

— Sérieusement, dit mère Jeanne reprenant son sang-froid et se rappelant qu'il était bon de flatter le bonhomme.

— N'est-ce pas que j'ai l'air d'un jeune homme?

— Parole d'honneur! je vous ai pris pour un jeune commis... Voyez-vous, mon cher M. Brioché, si j'ai ri d'abord, c'est parce que je connais votre modestie, j'avais peur de la blesser.

— Finissez, dit mon oncle en baissant la vue comme une jeune fille remplie de pudeur.

— Mais où allez-vous?

— Ah! voilà l'affaire. Je vous le dirai, mais que ce soit entre nous deux.

— Comme de juste. Est-il besoin de cette recommandation?

— Non, je sais que vous êtes discrète. Apprenez donc que je vais me marier.

— Oui?... Allons! allons!

— Cela ne vous surprend pas?

— Pas du tout. Pourquoi?

— C'est que je suis pas mal âgé.

— Qu'est-ce que cela dit? C'est une envie qui prend à tout âge, et si vous avez tant retardé, cela prouve que vous aimez à réfléchir.

— Vous avez raison, ma chère amie. Aussi j'ai toujours été contre ces mariages de jeunes gens qui se font à l'improviste.

— Sans doute.

— Et puis, ma chère, on ne prend pas une femme comme on achète une terre... Il faut le temps de se connaître, de s'aimer.

— Comme de raison; c'est pour cela que vous avez attendu si long-temps?

— Oui, et j'ai bien fait, n'est-ce pas?

— Très bien, je vous en félicite; mais quel est le nom de la prétendue?... si ce n'est pas une indiscretion.

— Entre vous et moi on ne connaît pas ça l'indiscretion. Vous savez que je n'ai rien de caché pour vous.

— Merci, merci.

— Tenez, ma chère mère Jeanne, la première fois que j'ai vu ma petite, elle m'a ensorcelé!

— Êtes-vous payé de retour un peu?

— Hélas! je ne lui ai pas encore fait déclaration de mon amour, et je ne sais comment faire pour la voir.

— Comment?

— Bien oui, vous savez que ce n'est pas aisé pour un homme de mon âge d'aller faire des œillades à un jeune tendron.

— Ah! c'est une jeune fille?

— Oui, de vingt ans au plus.

— Et vous en avez? vous?

— Cinquante bien comptés. (Mon oncle se rajeunissait.)

—C'est un âge respectable ; mais, au surplus, le nombre des années est peu de chose ; vous avez encore toute la tournure, toute la vigueur du jeune homme. A vous voir, on dirait un cœur encore tout bouillant ; et c'est l'apparence qui fait foi de tout aujourd'hui.

—Oui, mais c'est ce maudit préjugé qui veut qu'un homme un peu sur l'âge soit incapable d'aimer. . . . Vous savez ce que c'est ?

—En effet, l'affaire est épineuse ; mais elle n'en sera que plus glorieuse si vous réussissez.

—Et comment réussir ? Vous n'ignorez pas que je suis novice dans ces affaires-là.

—Je le sais ; aussi vous avez besoin de bonnes leçons et surtout de mémoire. Voici en petit ce qu'il vous faut faire. D'abord l'introduction. Je suppose que vous êtes chez votre prétendue. Tenez-vous bien droit ; la voilà qui entre. . . . Ayez bien le soin de prendre une posture des plus attrayantes. Il faut que les gestes en disent autant que les paroles ; on aime cela de ce temps-ci. Quand même un homme ne serait pas des plus spirituels, pourvu qu'il sache gesticuler, grimacer, c'est le principal. Ainsi, quand vous saluez, vous placez votre main sur votre hanche, et plaçant l'autre sur votre bouche, vous faites un demi cercle. Vous balancez légèrement votre tête, vous faites un sourire gracieux un peu affecté. . . . Ces petits détails paraissent insignifiants d'abord, mais par la suite ils deviennent importants. Il n'y a rien de plus attrayant qu'un salut bien conditionné ! . . . Après cela la conversation s'engage. La première fois vous devez en faire tous les frais ; car vous sentez bien qu'à la première entrevue, une jeune fille est toujours très umide. . . . Remarquez bien que c'est de la conversation que dépend ordinairement tout le succès d'une affaire amoureuse. Une conversation bien suivie a un charme irrésistible. Au premier abord vous parlez de choses indifférentes ; mais avec le soin de lancer parfois un petit trait pour rire, un petit sarcasme respectueux pour vous donner un air spirituel. Ce qu'il ne faut pas négliger non plus, c'est de faire, à de rares intervalles, un léger compliment, assez bien calculé pour ne pas faire rougir et pour plaire. Il n'y a rien comme une louange délicate pour intéresser une jeune fille en sa faveur.

Quelle maudite affaire, disait mon oncle, quel gaimatias !

—C'est la route qu'ont suivie tous ceux qui se sont mariés. Une autre chose importante et peut-être la plus essentielle, c'est le langage des yeux. Il n'y a pas de paroles assez énergique pour rendre l'expression d'un regard. Plus d'une jeune fille qui faisait la pude, plus d'un cœur glacé, insensible s'est trouvé ému sous l'influence d'une oillade. . . . Ce n'est pas tout, il peut arriver souvent que vous n'avez à votre disposition que le langage des yeux. Vous n'êtes pas toujours seul avec votre prétendue ; il peut arriver même que vous soyez épie, examiné par des personnes qui s'opposent à vos amours ; il y a même des gens qui poussent le fanatisme jusqu'à vouloir anéantir les beaux et nobles sentiments que Dieu a imprimés dans le cœur de tout homme sensible. C'est alors que vous avez besoin du langage des yeux. D'ailleurs, mon cher M. Brioche, un homme qui ne peut s'exprimer avec ses yeux ne peut le faire avec son cœur.

—Oh ! le mariage ! disait mon oncle tout découragé, terrible mariage !

—Mais enfin, dit mère Jeanne, je ne connais pas encore le nom de votre amante.

—C'est la fille de M. Léondeau.

—Mlle Carolie ? . . . diable, ceci complique encore l'affaire, mon cher M. Brioche ; mais, je vous le répète, plus elle sera difficile, plus vous en trouverez le succès satisfaisant.

—Comment ?

—Bien oui. Mlle Carolie est une jeune et jolie fille, assez riche et, par conséquent, capable de choisir jusqu'à un certain point. Vous êtes âgé, et généralement une jeune fille a toujours peur d'un vieux. Il est bien vrai que vous avez encore toute l'apparence d'un jeune homme, mais. . . .

—Mais, mais... dit mon oncle, cela signifie que je ne réussirai pas; — avouez-le tout de suite.

—Allons, allons, vous voilà découragé déjà. Je vous en préviens, vous avez besoin de persévérance, de courage. Dans une intrigue d'amour, on n'abandonne qu'*in extremis*.

Mon oncle levait les épaules.

—Mlle Carolie, continuait mère Jeanne, est élevée sur le haut ton. Il résulte de cette différence entre vous et elle, que vous devez suivre une marche en dehors de toutes les prescriptions ordinaires.

—Comment? cela devient de plus en plus épineux?

—Que voulez-vous?... On ne se rend pas maître d'un morceau aussi friand sans quelque difficulté. Un jeune homme aurait la même peine et assurément vous êtes bien heureux si à votre âge, vous n'avez plus à faire que celui qui commence sa carrière.

—Mais que faire pour m'introduire?

—C'est le plus aisé: vous connaissez son père?

—Très peu.

—Qu'importe, prétextez une entrée; allez-y un soir après souper, vous passerez la veillée et vous verrez Mlle Carolie. Comme je vous l'ai déjà dit, vous devez vous servir de trois différents langages; celui de la bouche, celui des gestes et celui des yeux. Rappelez-vous tout ce que je vous ai dit.

—C'est embarrassant, ma chère mère Jeanne!

—En effet, c'est une sérieuse étude que celle des demoiselles, surtout à votre âge; mais mieux vaut tard que jamais. Et puis, mon cher M. Brioché, il n'y a rien à négliger pour apporter quelque distraction à votre pauvre vie jusqu'à ce jour si uniforme, si monotone. Avouez-le, vous avez dû vous ennuyer, seul, dans votre célibat.

—Je n'y ai jamais pensé avant aujourd'hui.

—Et à cette heure vous voulez absolument vous faire fermer les yeux par une jeune épouse. C'est un noble désir, je vous approuve. Nous nous reverrons; vous avez encore besoin de mes conseils.

—Adieu, mon oncle. (A continuer.)

PIETRO.

LE FANTASQUE.

QUÉBEC, 22 JUILLET 1848.

JOUANT AU PLUS FIN.

On nous expédie ce matin de Montréal, par le télégraphe électrique, la scène qu'on va lire.

Il est six heures du matin. On est chez le premier ministre, qui dort, on le suppose, d'un sommeil agité; car les hommes du pouvoir ont rarement la conscience en paix. On entend, dans le lointain, le ronflement particulier de la vapeur qui s'échappe de la chaudière, d'un *steamboat* qui vient d'arriver. Ce bruit est interrompu par des coups de marteau à la porte du logis. Ce n'est pas le battement léger et rapide qui indique l'élégant et l'homme de société; ce n'est pas non plus le battement naturel et sans prétention du simple citoyen qui demande la porte sans désirer qu'on le reconnaisse, avant de l'avoir vu, à ses coups de marteau; ce n'est pas non plus le coup fort, mais unique, du mendiant qui craint d'importuner, mais

que le besoin seul pousse à la demeure du riche : non, c'est un frappe ment exceptionnel, un frappe ment particulier, indescriptible, inimitable ; il consiste en une longue suite de grands coups de marteau, séparés entr'eux d'abord par un assez long intervalle, qui deviennent de plus en plus forts et se terminent enfin par un coup moustre, qui, si l'on pouvait le traduire, signifierait que celui qui le donne annonce que si on ne lui ouvre pas bientôt la porte, il pourrait bien l'enfoncer. Il n'y a dans ce battement ni le recherché de l'élégant, ni la simple modération de l'homme bien élevé : on y retrouve seulement la touche du mendiant (non de l'humble mendiant qui demande un sou, mais de celui qui se prépare à solliciter beaucoup), mêlée à celle de l'homme qui se croit assez d'importance pour frapper fort. Enfin, dans le dernier coup, le grand coup de la fin, se révèle l'impatience mêlée à un grossier sans gêne : aussi les domestiques de la maison, qui viennent à peine de se mettre à l'ouvrage, sont-ils tout-à-coup irrités de ce vacarme dont ils ne peuvent s'expliquer la cause à une heure aussi matinale.

— Ah mon dieu ! le feu est-il chez le voisin ? qui peut frapper ainsi de si grand matin, s'écrie la cuisinière ?

— Eh c'est le train de la journée qui commence un peu plus tôt qu'à l'ordinaire aujourd'hui, voilà tout, répond le garçon qui fait les fonctions de valet, d'aide-cuisinier, de sommelier, de maître d'hôtel, etc., car il faut remarquer que ceux qui ne veulent pas que les employés publics cumulent les charges, accumulent les devoirs sur ceux qui les servent, grande doctrine d'état réduite en pratique dans le ménage aux dépens d'un pauvre diable.

— Tenez, s'écrie la fille de chambre, qui est très occupée devant un miroir, à se papillotter, pour moi je suis bien décidée à dire à notre monsieur qu'il faut qu'il choisisse de deux choses l'une, ou qu'il donne sa démission, ou qu'il s'attende à recevoir la mienne ; car depuis qu'il est ministre je passe toutes mes pauvres journées à ouvrir et à fermer la porte, et pour qui encore ? pour des gens qu'on ne connaît ni dehors ni dedans, qui s'enferment avec monsieur pendant des heures entières pour parler tout bas sans qu'on puisse entendre un mot de la conversation ; j'use plus de souliers que mes gages ne peuvent m'en fournir, et ce qui m'agace le plus les nerfs, c'est de voir la façon de tous les autres visiteurs qui attendent que monsieur soit libre ; l'un passe son tems à polir son chapeau en poussant de gros soupirs ; l'autre tire sa montre toutes les minutes ; celui-ci ronges ses ongles jusqu'au sang, tandis que celui-là, qui les a très-longs, passe son tems à les nettoyer en jetant sur la porte des regards inquiets et sur ses compagnons d'attente des regards déhians et courroucés. Je vous dis moi que si ce commerce-là ne finit pas bientôt..... Ici un tonnerre de coups de marteau interrompt le babil de la chamériste.

— Voyons, ne jase pas tant et cours ouvrir la porte ; tu vois bien que ce monsieur s'impatiente.

— T'appelles ça un monsieur, un homme qui cogne comme ça ; ça peut attendre, va ; je n'ai plus que six papillottes à me friser.

— Oui, ça peut attendre, tu dis vrai, mais ça n'a pas l'air de vouloir attendre ; va-s-y, je te dis, sans quoi toute la maison et même le voisinage seront sens dessus dessous.

— Pourquoi que tu n'y vas pas, toi, grand fainéant, puisque tu vois que j'ai de l'ouvrage.

— Oui, t'as de l'ouvrage par dessus ta tête ; mais, moi, je ne sais sur quel pied me jeter : tiens, j'ai toutes les bottés, bottines et souliers à frotter avant que monsieur ne se lève ; d'ailleurs, si j'allais ouvrir avec mes mains pleines de noir, madame m'en donnerait un savon ; je ne serais pas blanc, va ; et.....

Nouveau tonnerre de coups de marteau, auquel se mêle le tintement d'une clochette vivement agitée.

— Ah ! mon Dieu, voilà monsieur ou madame qui appelle.

— Cours donc voir ce qu'ils veulent et puis tu courras après ça ouvrir la porte.

— C'est ça, cours par-ci, cours par-là, je passe ma journée à la course ; oh ! je

quis décidée, c'est aujourd'hui que je donne ma démission ; tiens, voilà mon chignon qui vient de se défaire ! oh ! ne me parlez pas de faire les choses au galop.

Nouveaux coups de marteau suivis presque aussitôt de coups de sonnette.

—Allons ! ça rempirole ! Ah ça ! qu'ont-ils donc dans le corps aujourd'hui ? Tiens, Charlotte, cours chez madame, et moi, je vais ouvrir la porte ; et puis, après tout, si madame me chasse parce que mon ouvrage aura été retardé, au moins, je pourrai dire qu'on m'a fait une querelle à propos de bottes, hé ! hé ! hé !

Après avoir commis ce mauvais calembourg qui le mit de très bonne humeur, le serviteur alla en traînant les pieds ouvrir la porte, tandis que, de son côté, la sou-brette se dirigea vers l'intérieur de la maison. On put alors entendre le dialogue suivant :

Une grosse voix.—Je vous dis qu'il faut absolument que je voie le premier ministre.

Le valet.—Mais, monsieur, il n'est que six heures, et le dimanche. . . .

La grosse voix.—Je te dis que je veux le voir absolument. Va lui dire qu'il faut que je lui parle tout de suite : il y va de son existence.

—De son existence ! ah ! c'est autre chose ; je comprends, c'est la révolution, l'insurrection, l'élection ou autre rébellion, j'y cours. Mais votre nom, s'il vous plaît que je demande à monsieur s'il veut vous recevoir.

—Mon nom, mon nom, je le lui dirai bien moi-même. Vas lui dire que je le demande, et qu'il faut que je lui parle.

Le domestique, voyant qu'il discuterait inutilement un point de politesse avec ce visiteur original, se dirigea vers la chambre de son maître, qui, dès qu'il l'aperçut, lui dit :

—Mais qui donc fait ce vacarme si matin ?

—Ah ! monsieur, c'est un individu qui veut vous voir à ce qu'il paraît *incoqueno*, comme on dit. Il vous demande tout de suite, il y va de votre existence, à ce qu'il dit.

—Quoi ! une conspiration ? . . . Ah ça, quelle mine a cet individu ?

—Oh ! la plus sournoise physionomie que j'aie encore vue, des yeux croches, et puis une voix. . . .

—Oh ! oh ! je le reconnais, c'est mon incommode de Québec. Il n'y a que lui dans le monde qui puisse oser me tourmenter si matin. C'est encore quelque conjuration qu'il aura découverte ; il ne voit plus à présent que guerre, sang et tumulte ! Dis-lui d'entrer. Que diable peut-il avoir encore à me demander ? Nous allons voir : je crois qu'il faut commencer à me mettre sur mes gardes, car je crois qu'il veut, ma foi ! que je tire pour lui des marrons du feu, tandis que je prétends bien lui faire remplir cette fonction-là. Le voilà : je le reconnais à sa démarche ; l'escalier en craque.

La porte s'ouvre, et l'on voit entrer, en se dandinant d'un air gauche, un homme qui jette de tous côtés des regards inquisiteurs ; il vient enfin tomber lourdement sur une chaise sur les barreaux de laquelle il pose des pieds pleins de boue, après quoi il pousse un long *ouf !* et continue :

—Comme vous êtes paresseux, vous ! voilà une heure que je frappe à votre marteau sans pouvoir me faire entendre, et pourtant j'ai bon bras.

—Pourtant on dit qu'à Québec un insolent a osé. . . .

—Oh ! ce n'est rien, une petite affaire insignifiante. Mais parlons d'affaires.

—Avez-vous remporté sur nos ennemis quelque nouvelle victoire ? ou bien ont-ils ourdi quelque noire combinaison pour nous anéantir. Quant à moi, tout cela commence à me fatiguer et je crois que je vais donner ma démission, ces luttes-là m'ennuient ; d'ailleurs, je vois bien que nous avons la minorité dans le district de Québec et à Montréal cela va mal.

—N'allez pas faire une chose pareille. Nos affaires vont bien ; un peu de patience, d'intrigue, de savoir-faire et nous serons tranquilles ; les agitateurs n'osent plus montrer le bout de leur nez. Mes articles les ont déjà réduits à quia.

—Vraiment ! ah ! je suis bien aise d'apprendre cela ; je pensais que vous m'apportiez de mauvaises nouvelles.

—Eh non, je venais seulement vous dire que si vous ne venez pas à mon secours je suis flambé. Je vous avoue que mon indépendance me coûte cher ; on me siffle, on me hue, je n'ose plus me montrer nulle part ; on renvoie ma gazette et même il paraît que l'on veut me redemander mon mandat. Il s'élève contre moi un concert d'imprécautions auxquelles je ne puis répondre qu'en me louangeant moi-même ou en reproduisant les éloges que vous avez la bonté d'écrire dans les journaux de Montréal.

—Voyons, que voulez-vous de moi ! de nouveaux *puffs*, je suis prêt ; mon ami de la *Revue* entend cela à merveille ; on n'a qu'à lui faire un clin-d'œil, il fait ce que cela veut dire. Parlez, que puis-je faire pour vous. Vous disiez donc que nos ennemis étaient anéantis ; j'en suis bien aise. Quelle reconnaissance je vais vous devoir !

—Je ne disais pas tout-à-fait cela. Au contraire, nos ennemis sont plus actifs que jamais. Ils ont organisé des sociétés secrètes pour me perdre.

—Quoi ! pour vous assassiner en secret ?

—Eh non ! pour me faire rejeter par la majorité de mes électeurs.

—Et pourquoi cela ?

—Parce que je prends votre défense.

—Quoi ! j'ai donc besoin d'être défendu ! Je vous le disais bien ; il vaut mieux pour moi résigner puisqué je n'ai plus l'appui de la majorité de mes compatriotes. Tenez, nous parlerons de cela plus tard. Vous allez-vous en retourner à votre hôtel ; moi je vais déjeuner, m'habiller, et ce soir vous pourrez venir me suggérer vos plans ; vous autres, gens de Québec, vous êtes excessivement rusés, et l'on dit que pour vous attrapper il faut se lever matin. Je vois qu'aujourd'hui vous m'avez pris au lit ; je tâcherai de prendre ma revanche.

—Voyez-vous, je ne me suis pas couché, moi !

—Ah ! c'est donc moi qui m'élève avant vous. Oh ! oh ! cela me console. Tenez, moi je suis comme le grand Napoléon, je suis superstitieux. A ce soir.

Le visiteur matinal s'en alla à regret, très peu fier de la réception qu'on lui avait faite.

(La scène du soir paraîtra au prochain numéro.)

ENCORE LA GUERRE CHEZ LES AMIS DE LA PAIX.—Il y a quelques jours des matelots en révolte ouverte contre la loi furent tellement appuyés par des habitants de la rue Champlain, château fort des amis de la paix, que la police fut battue et qu'on ne put rétablir l'ordre parmi eux qu'en envoyant cinq ou six compagnies de soldats avec des gibernes remplies d'arguments qu'on n'a pas eu la peine d'employer, sans doute parce que l'on n'en avait pas de semblables pour riposter. Ciel ! que serions nous devenus si M. Légaré eût été élu à la place de M. Méthot ? cela fait frémir, rien que d'y songer !

UNE RÉCLAME ASSEZ NAÏVE.—Le *Mercury*, pour appeler l'attention du public sur les musiciens célèbres qui donnent actuellement des concerts à Québec, dit en parlant de l'un d'eux : « M. Reeves est le frère du fameux tenor de ce nom ! » Cela peut être, en vérité, très flatter pour le frère de l'artiste, mais nous ne voyons pas que cela le soit infiniment pour les dilettanti de notre ville.